

—John, lui dis-je, ne voyez vous rien sur mes genoux ?

John me regarda. Puis comme un homme qui prend un résolution :

—Si, monsieur, dit-il, je vois un chat :

Je respirai.

Je pris le chat, et lui dis :

—En ce cas, John, portez-le dehors, je vous prie.

Ses mains vinrent au-devant des miennes ; je lui posai l'animal sur les bras ; puis, sur un signe de moi il sortit.

J'étais un peu rassuré ; pendant dix minutes, je regardai autour de moi avec un reste d'anxiété ; mais, n'ayant aperçu aucun être vivant appartenant à une espèce animale quelconque, je résolus de voir ce que John avait fait du chat.

Je sortis donc de ma chambre dans l'intention de le lui demander, lorsqu'en mettant le pied sur le seuil de la porte du salon, j'entendis un grand éclat de rire qui venait du cabinet de toilette de ma femme. Je m'approchai doucement pointé des pieds, et j'entendis la voix de John.

—Ma chère amie, disait-il à la femme de chambre, monsieur ne devient pas fou : non, il l'est. Sa folie, tu sais, c'est de voir un chat noir et couleur de feu. Ce soir, il m'a demandé si je ne voyais pas ce chat sur ses genoux.

—Et qu'as-tu répondu ? demanda la femme de chambre.

—Pardieu ! j'ai répondu que je le voyais, dit John. Pauvre cher homme, je n'ai pas voulu le contrarier ; alors devine ce qu'il a fait.

—Comment veux-tu que je devine ?

—Eh bien ! il a pris le prétendu chat sur ses genoux, il me l'a posé sur les bras, et il m'a dit : " Emporte ! emporte ! " j'ai bravement emporté le chat, et il a été satisfait.

—Mais, si tu as emporté le chat, le chat existait donc ?

—Eh non ! le chat n'existait que dans son imagination.

Mais à quoi cela lui aurait-il servi quand je lui aurais dit la vérité ? à me faire mettre à la porte. Ma foi ! non, je suis bien ici, et j'y reste. Il me donne vingt-cinq livres par an pour voir un chat : Qu'il m'en donne trente, et j'en verrai deux.

Je n'eus pas le courage d'en entendre davantage. Je poussai un soupir, et j'entraï dans ma chambre.

Ma chambre était vide.

Le lendemain, à six heures comme d'habitude, mon compagnon se retrouva près de moi, et ne disparut que le lendemain au jour.

Que vous dirai-je ? mon ami, continua le malade, pendant un mois, la même apparition se renouvela chaque soir, et je commençais à m'habituer à sa présence quand, le trentième jour de l'exécution, six heures sonnèrent sans que le chat parut.

Je crus en être débarrassé, je ne dormis pas de joie. Toute la matinée du lendemain, je poussai, pour ainsi dire, le temps devant moi ; j'avais hâte d'arriver à l'heure fatale. De cinq heures à six heures, mes yeux ne quittèrent pas ma

pendule. Je suivais la marche de l'aiguille avançant de minute en minute. Enfin, elle atteignit le chiffre XII ; le frémissement de l'horloge se fit entendre ; puis le marteau frappa le premier coup, le deuxième, le troisième, quatrième, le cinquième, le sixième enfin !...

Au sixième coup, ma porte s'ouvrit, dit le malheureux juge, et je vis entrer une espèce d'huissier de la chambre, costumé comme s'il eût été au service de lord-lieutenant d'Ecosse.

Ma première idée fut que le lord lieutenant m'envoyait quelque message, et j'étendis la main vers mon inconnu. Mais il ne parut avoir fait aucune attention à mon geste : il vint se placer derrière mon fauteuil.

(A continuer.)

## LE VRAI CANARD.

MONTREAL 21 AOUT 1880.

### CONDITIONS.

L'abonnement pour un an est de 50 centimes payable d'avance, pour 6 mois 25 centimes.

Le *Vrai Canard* se vend 3 centimes la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de Poste sont à la charge des Editeurs. *Greenbacks* reçus au pair.

Adresse :

H. BERTHELOT & Cie.

Bureau : 25, RUE STE-THERÈSE,

En face de l'Hôtel du Canada.

Boîte 2144 P. O. Montréal.

## AVIS

ADX

### COMMERÇANTS DE TABAC.

Pour nous épargner du trouble et à vous-même des désappointements, nous vous supplions en grâce, d'abandonner le système d'essayer des échantillons, chose que nous n'essayerons plus. Nous en avons assez dans notre bureau pour ouvrir un magasin de tabac. Notre bec est comme un petit nid rempli d'œufs tant il y a d'ampoules sur notre langue. C'est inutile d'essayer d'autre tabac que " l'Eclipse." Donnez-nous de l'Eclipse, nous voulons jouir de bonnes et fraîches bouffées. Eclipsé ! Eclipsé ! le meilleur tabac à fumer.



La deuxième année du *Vrai Canard* commence son évolution cette semaine.

Il est bon aujourd'hui de jeter un regard vers notre passé et de méditer sérieusement sur les grandes œuvres que nous avons accomplies depuis la fondation de notre journal.

Lorsque le *Vrai Canard* a éclos les politiciens labouraient de larges sillons dans les champs de l'anarchie.

Le ministère usurpateur de M. Joly était corrompu jusque dans

le coton et le forban de Spencer Wood faisait peser sur le peuple un joug de fer.

Le cabinet ne se maintenait que par la voix prépondérante de l'Orateur. Nos finances étaient dans les pataques et la hideuse banqueroute nous menaçait comme un loup-garou ou une bête à grande queue.

Le *Vrai Canard*, animé d'un sentiment de patriotisme, est venu à la rescousse du parti conservateur et de son bec formidable il a picossé les hommes sans principes qui nous conduisaient à la ruine.

Il a frappé d'estoc et de taille et sous ses coups, dans le mois d'octobre dernier, on a vu tomber le gouvernement de M. Joly, l'administration odieuse qui nous avait lancés dans la fardoche de la ferme Gale, du terrain Belle-Rive, de la Vacherie et des nut locks.

Aujourd'hui nous pouvons dire avec toute assurance que la Province de Québec nous doit une fameuse chandelle pour la rude épine que nous lui avons tirée du pied.

Après avoir balayé les Rouges du pouvoir nous avons eu les yeux ouverts sur tous les actes des conservateurs.

Au début de l'administration Chapleau nous avons condamné l'achat des veaux. Plus tard nous avons attaqué sans merci les ministres qui engraisaient la dette de la province et buvaient à même le seau les sueurs du peuple, écrasés sous les impôts de la protection.

Nous avons été sans pitié pour les politiciens à quelque parti qu'ils appartinissent. Nous avons refusé l'argent de la corruption et nous avons toujours marché la tête haute dans le sentier raboteux de l'indépendance.



Pendant les 366 jours qui se sont tout écoulés si rapidement du sablier de Saturne nous avons eu à enregistrer le décès de plus d'un confrère. La tombe s'est reformée sur le *Carillon*, le *Fantasque*, le *Figaro*, le *Triboulet* le *Fanal*, *L'Éclair*, *L'Echo du Peuple*, et la *Revue Canadienne*.

Nous avons versé beaucoup de larmes sur la mort de la *Revue* qui a dépassé d'indigestion avec une dizaine de chapitres du *Crétinisme dans l'histoire*.

Paix à leurs cendres !



La littérature romantique de notre pays a été enrichie d'une œuvre impérissable. Nous voulons parler des *Mystères de Montréal*, roman à sensation écrit par M. Ladébauche.

La publication de cet ouvrage a commencé le 20 décembre dernier et s'est continuée jusqu'au premier août. Le prologue et la première partie seulement ont paru. Le public a du lire avec avidité les péripéties émouvantes de ce grand drame de la vie réelle.

Nous avons suspendu pour quel-

ques semaines la publication de la suite des *Mystères de Montréal*.

L'auteur a cru bien faire pendant les chaleurs de juillet et d'août d'enfermer tous ses personnages à l'Hôtel Payotte où les chambres sont fraîches et bien aérées et la pension d'un prix très modéré.

Lorsque nous serons dans la saison des huitres, la comtesse de Bouclouche, Caraguette, et St. Simon reparaitront sur la scène avec le marquis de Mâlepecoque.

Nos lecteurs reverront avec plaisir Ursule, Bénoni et Cléophas, qui paraîtront dans des intrigues nouvelles dont les fils se rattachent au prologue et à la première partie.

Quant au petit Pite il est toujours à Ste. Thérèse et s'amuse à écouter les histoire ébouriffantes de Constant qui paraîtra dans le roman d'une manière auxiliaire sans suffocation d'être campromis.



Pendant nos douze mois d'existence nous avons contribué dans la mesure de nos forces à faire perdre l'élection de Dommo qui est rentré dans la vie privée pour n'en plus sortir.

Nous avons protesté énergiquement contre le cirage de M. Langevin et nous avons parlé au nom de la moralité publique outragée.

Pendant notre deuxième année d'existence nous avons vu les \$4,000,000 empruntés aux capitalistes Français tomber dans le coffre de l'Etat et assurer la prospérité de la province de Québec.

Nous aurons des regards de lynx constamment dirigés vers les ministres ; si quelques piastres des quatre millions restent collées aux mains des ministres ou de leurs amis, vous pouvez être sûrs que le peuple en aura des nouvelles et que les voleurs de la caisse publique mangeront leur soupe chaude dans l'écuelle du *Vrai Canard*.

Nous n'avons qu'à féliciter le public pour la large part de patronage qu'il nous a accordée et nous lui renouvelons l'assurance de nos sentiments de sincérité et d'indépendance à son égard.

Pendant l'exercice canardier de l'année 1880 le *Vrai Canard* restera comme par le passé dans les mêmes mares où il patauge avec tant de succès.

Sur ce nous vous tirons votre révérence.

## UN STEAMBOAT A L'EPOUVANTE

LA VAPEUR PRENANT LE MORS AUX DENTS.

Lorsque le *Trois-Rivières* en faisant son service ordinaire dans le chenal au nord des îles, arriva près de l'embouchure de la rivière Maskinongé, il s'arrête dans sa course et transborde sur un petit vapeur les passagers et le fret pour cet endroit. Le petit steamboat, le *Maskinongé*, a un tonnage des plus faibles et navigue au milieu des nénuphars et des aulnages qui croissent dans les eaux presque stagnantes du Lac St. Pierre.